

La demeure des Flastair.

On y pénétrait par un perron ; douze marches qui étaient une montagne de pierres infranchissables.

Jusqu'au moment où bien juché sur mes pattes, enfin libéré des bras de ma mère, je les escaladais quatre à quatre, l'arme au poing, poussant des cris de guerre. Déguisé en héros de je ne sais quelle série télévisée, je pénétrais alors dans le couloir de l'entrée qui formait comme un tunnel sombre d'où pouvait jaillir toute une armée de monstres en ordre de bataille. Je les franchissais ces douze rochers taillés et avançais alors à pas feutrés dans leur antre, la longue antre du couloir avec sur la gauche la porte qui donnait sur leur quartier général, sur la droite leur entrepôt, et au bout, disparaissant dans l'ombre, les degrés d'un escalier de bois qui permettait d'accéder à la chambre de leur chef et à la salle du trésor, toujours fermée, inatteignable, inattaquable. Je m'avançais, longeant les murs, respirant à peine, distinguant là, perchés sur la dernière marche de l'escalier de bois, les deux yeux fixes de leur animal de garde, un lion mâtiné de hyène qui passait tranquillement sa langue sur ses canines acérées, gardien impassible mais implacable empêchant, sauf au prix d'un combat titanesque, tout passage vers le premier étage.

Mais c'était sans compter sur ma mère qui, jaillissant d'on-ne-sait-où et toujours dans mon dos, me demandait ce que je faisais là, et m'ordonnait d'aller jouer dehors, d'arrêter d'être dans ses jambes, comme si les jambes de ma mère avaient quelque chose d'accueillant.

Et je me retrouvais en bas du perron, avec la maison au-dessus de ma tête, mon costume ridicule, haïssant le héros de la série télévisée qui n'était qu'un escroc pitoyable incapable de combattre en bonne et due forme, se carapatant dès le premier danger venu, haïssant aussi ma mère et le chat qui lui n'avait pas

bougé de l'escalier de bois qui menait au premier étage.

La demeure des Flastair qui petit à petit devint trop étroite, où les lions n'était que des chats, les quartiers généraux des salons, les entrepôts des cuisines, et où le bureau de mon père n'était pas une salle de trésor, mais juste une porte fermée.

La demeure des Flastair collée qu'elle était à toutes les autres d'Abstrack. Abstrack où tout le monde pouvait jaillir comme ça dans votre dos. C'est d'ailleurs ce qui, par une sorte d'ironie féroce, a fini par dessécher ma mère qui, après la disparition brutale de mon père, avait pris la même couleur que le bitume de la rue. Abstrack, une ville de poussière, des rues de poussières où les héros n'avaient rien à faire d'autre que d'admettre pitoyablement qu'ils n'étaient que des menteurs, des chiffres molles, des escrocs.